

HERVÉ LE TELLIER

L'ANOMALIE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

- SONATES DE BAR, nouvelles, Seghers, 1991 ; rééd. Le Castor Astral, 2001.
- LE VOLEUR DE NOSTALGIE, roman, Seghers, 1992 ; rééd. Le Castor Astral, 2005.
- L'ORAGE EN AOÛT, nouvelle, La Lettre volée, 1995.
- DE SINCERITA WITH LAS MUJERES, dialogue, Plurielle, 1996.
- LES AMNÉSQUES N'ONT RIEN VÉCU D'INOUBLIABLE, pensées, Le Castor Astral, 1997.
- LA DISPARITION DE PEREK, roman noir, « Le Poulpe », Baleine, 1997.
- JOCONDE JUSQU'À 100, points de vue, Le Castor Astral, 1998.
- INUKSHUK, L'HOMME DEBOUT, roman, Le Castor Astral, 1999.
- QUELQUES MOUSQUETAIRES, nouvelles, Le Castor Astral, 1999.
- ENCYCLOPÆDIA INUTILIS, nouvelles, Le Castor Astral, 2002.
- JOCONDE SUR VOTRE INDULGENCE, points de vue, Le Castor Astral, 2002.
- GUERRE ET PLAIES, billets, Eden Production, 2003.
- CITÉS DE MÉMOIRE, récit, Berg International, 2004.
- LA CHAPELLE SEXTINE, roman, L'Estuaire, 2005 ; Le Castor Astral, 2015.
- ESTHÉTIQUE DE L'OULIPO, essai, Le Castor Astral, 2006.
- JE M'ATTACHE TRÈS FACILEMENT, roman, Mille et Une Nuits, 2007.
- LES OPOSSUMS CÉLÈBRES, fables, Le Castor Astral, 2007.
- ZINDIEN, suivi de MARABOULIPIEN, poésie, Syllepse, 2001 ; rééd. Le Castor Astral, 2009.
- ASSEZ PARLÉ D'AMOUR, roman, JC Lattès, 2009.
- L'HERBIER DES VILLES, collages et haïkus, Textuel, 2010.
- ELÉCTRICO W, roman, JC Lattès, 2011.
- JUSTE UN FROMAGE, Hatier, 2012.
- LES CONTES LIQUIDES de Montestrela, contes, L'Attente, 2013.
- DEMANDE AU MUET, dialogues, éd. Nous, 2015.
- MOI ET FRANÇOIS MITTERRAND, sotie, JC Lattès, 2016.
- TOUTES LES FAMILLES HEUREUSES, récit, JC Lattès, 2017.
- JOCONDE JUSQU'À 100 (ET PLUS SI AFFINITÉS), points de vue, Le Castor Astral, 2019.

L'ANOMALIE

HERVÉ LE TELLIER

L'ANOMALIE

roman

nrf

GALLIMARD

Et moi qui dis que vous rêvez,
je suis aussi en rêve.

TCHOUANG-TSEU

Le vrai pessimiste sait qu'il
est déjà trop tard pour l'être.

L'Anomalie,
VICTØR MIESEL

I

Aussi noir que le ciel

(mars-juin 2021)

Il est une chose admirable qui
surpasse toujours la connais-
sance, l'intelligence, et même le
génie, c'est l'incompréhension.

L'Anomalie,
VICTØR MIESEL

BLAKE

Tuer quelqu'un, ça compte pour rien. Faut observer, surveiller, réfléchir, beaucoup, et au moment où, creuser le vide. Voilà. Creuser le vide. Se débrouiller pour que l'univers rétrécisse, rétrécisse jusqu'à se condenser dans le canon du fusil ou la pointe du couteau. C'est tout. Ne pas se poser de questions, ne pas se laisser guider par la colère, choisir le protocole, agir avec méthode. Blake sait faire ça, et depuis tellement longtemps qu'il ne sait plus quand il a commencé à savoir. Après, le reste vient tout seul.

Blake fait sa vie de la mort des autres. S'il vous plaît, pas de leçon de morale. Si on veut discuter éthique, il est prêt à répondre statistiques. Parce que – et Blake s'excuse – lorsqu'un ministre de la Santé coupe dans le budget, qu'il supprime ici un scanner, là un médecin, là encore un service de réanimation, il se doute bien qu'il raccourcit de pas mal l'existence de milliers d'inconnus. Responsable, pas coupable, air connu. Blake, c'est le contraire. Et de toute façon, il n'a pas à se justifier, il s'en fout.

Tuer, ce n'est pas une vocation, c'est une disposition. Un état d'esprit si l'on préfère. Blake a onze ans et ne s'appelle pas Blake. Il est à côté de sa mère, dans la Peugeot, sur une départementale près de Bordeaux. On ne roule pas si vite, un chien traverse la route, la secousse les déporte à peine, la

mère crie, freine, trop fort, le véhicule zigzague, le moteur cale. Reste dans la voiture, mon chéri, mon Dieu, reste bien dans la voiture. Blake n'obéit pas, il suit sa mère. C'est un colley au poil gris, le choc lui a défoncé le thorax, son sang s'écoule sur le bas-côté, mais il n'est pas mort, il geint, on dirait la plainte d'un bébé. La mère court en tous sens, paniquée, elle pose ses mains sur les yeux de Blake, elle balbutie des mots sans suite, elle veut appeler une ambulance, Mais maman, c'est un clebs, c'est juste un clebs. Le colley halète sur le bitume fissuré, son corps brisé tordu adopte un angle bizarre, il est agité de soubresauts qui vont en s'affaiblissant, il agonise sous les yeux de Blake, et Blake regarde avec curiosité la vie quitter l'animal. C'est fini. Le garçon mime un peu la tristesse, enfin, ce qu'il imagine être la tristesse, pour ne pas troubler sa mère, mais il ne ressent rien. La mère reste là, glacée, devant le petit cadavre, Blake s'impatiente, il la tire par la manche, Maman, allez, ça sert à rien de rester là, il est mort, là, on y va, je vais être en retard au foot.

Tuer, c'est aussi des compétences. Blake découvre qu'il a tout ce qu'il faut le jour où son oncle Charles l'emmène chasser. Trois coups, trois lièvres, une espèce de don. Il vise vite et juste, il sait s'adapter aux pires carabines pourries, aux fusils les plus mal réglés. Les filles le traînent dans les fêtes foraines, Eh, s'te plaît, je voudrais la girafe, l'éléphant, la Game Boy, oui, vas-y, encore ! et Blake distribue des peluches, des consoles de jeux, il devient la terreur des stands de tir, avant de décider de faire dans la discrétion. Blake aime bien aussi ce que lui apprend l'oncle Charles, égorger les chevreuils, dépecer les lapins. Qu'on se comprenne bien : il ne prend aucun plaisir à tuer, à achever l'animal blessé. Ce n'est pas un vicelard. Non, ce qui lui plaît, c'est le geste technique, la routine sans faille qui s'installe à force de répétitions.

Blake a vingt ans, et sous son nom très français, Lipowski, Farsati, ou Martin, il est inscrit dans une école hôtelière d'une petite ville des Alpes. Ce n'est pas un choix par défaut, attention, il aurait pu faire n'importe quoi, il aimait l'électronique aussi, la programmation, il était doué en langues, tiens, l'anglais, il lui avait suffi de trois mois de stage chez Lang's à Londres pour le parler quasiment sans accent. Mais ce que Blake préfère par-dessus tout, c'est cuisiner, pour les moments de vide à composer une recette, le temps qui s'écoule sans hâte, même dans l'agitation fiévreuse d'une cuisine, les longues secondes calmes à regarder fondre le beurre dans la poêle, réduire les oignons blancs, monter un soufflé. Il aime les odeurs et les épices, il aime créer un arrangement de couleurs et de saveurs dans une assiette. Ça aurait pu être l'élève le plus brillant de l'école, mais Vraiment, merde, Lipowski (ou Farsati, ou Martin), si seulement vous étiez un peu aimable avec la clientèle, ça ne saurait pas nuire. C'est un métier de service, de service, vous entendez, Lipowski (ou Farsati, ou Martin) !

Un soir, dans un bar, un type, bien saoul, lui dit vouloir en faire tuer un autre. Il a sans doute une bonne raison pour ça, un truc de boulot, de femme, mais Blake, ça lui est égal.

— Tu le ferais, toi, pour du fric ?

— T'es dingue, répond Blake. Complètement dingue.

— Je te paierai, et cher.

La somme qu'il propose est à trois zéros. Blake se marre.

— Non. Tu rigoles ?

Blake boit, lentement, prend tout son temps. Le type s'est effondré sur le bar, il le secoue.

— Écoute, je connais quelqu'un qui le ferait. Pour le double. Je ne l'ai jamais rencontré. Demain, je te dis comment le joindre, mais après, tu ne m'en parles plus jamais, OK ?

C'est cette nuit-là que Blake invente Blake. Pour William

Blake, qu'il a lu après avoir vu *Dragon rouge*, le film avec Anthony Hopkins, et parce qu'il a aimé un poème : « Et je bondis dans ce monde dangereux : Impuissant, nu et criard / Comme un démon caché dans un nuage. » Et puis Blake, black et lake, noir et lac, ça claque.

Dès le lendemain, un serveur nord-américain accueille l'adresse mail d'un certain blake.mick.22, créée dans un webcafé de Genève, Blake achète en liquide et à un inconnu un ordinateur portable d'occasion, se procure un vieux Nokia et une carte prépayée, un appareil photo, un téléobjectif. Une fois équipé, l'apprenti cuisinier fournit au type le contact de ce « Blake », « sans garantie que l'adresse soit encore valide », et il attend. Trois jours plus tard, l'homme du bar envoie à Blake un message alambiqué, où l'on devine qu'il se méfie. Il questionne. Cherche le défaut dans la cuirasse. Laisse parfois passer une journée entre deux échanges. Blake parle de cible, de logistique, de délai de livraison, et ces précautions achèvent de le rassurer. Ils tombent d'accord, Blake réclame la moitié d'avance : c'est déjà quatre zéros. Lorsque l'homme lui précise qu'il veut que ça ressemble à une « cause naturelle », Blake double la somme et exige un mois. Convaincu désormais d'avoir affaire à un professionnel, le type accepte toutes les conditions.

C'est sa première fois et Blake compose. Il est déjà méticuleux, prudent, imaginatif, à l'extrême. Il a vu tellement de films. On n'imagine pas ce que les tueurs à gages doivent aux scénaristes de Hollywood. Dès le début de sa carrière, l'argent de la commande, les informations sur le contrat, il les recevra dans un sac plastique abandonné dans un lieu qu'il aura déterminé, un bus, un fast-food, un chantier, une poubelle, un parc. Il évitera les zones trop isolées où on ne verrait que lui, les endroits trop publics où lui ne repérerait personne. Il sera là des heures avant, à surveiller les parages. Il portera des gants, une capuche, un chapeau, des lunettes,

se teindra les cheveux, apprendra à se poser des postiches, à creuser ses joues, les gonfler, il possédera des plaques d'immatriculation par dizaines, de tous pays. Avec le temps, Blake s'initiera au lancer de couteau, *half-spin* ou *full-spin* selon la distance, à la confection d'une bombe, à l'extraction d'un poison indécélable d'une méduse, il saura monter et démonter en quelques secondes un Browning 9 mm, un Glock 43, il se fera payer et achètera ses armes en bitcoins, cette cryptomonnaie aux mouvements intraquables. Il créera son site sur le deep web, et le darknet deviendra un jeu pour lui. Car il y a des tutoriels pour absolument tout sur internet. Suffit de chercher.

Sa cible est donc un homme, la cinquantaine, Blake obtient sa photo, son nom, mais il décide de l'appeler Ken. Oui, comme le mari de Barbie. Un bon choix : Ken, ça ne lui concède pas tout à fait une existence.

Ken vit seul, et c'est déjà ça, se dit Blake, parce qu'un type marié, trois enfants, il voyait mal comment créer l'occasion. Reste qu'à cet âge une mort naturelle laisse peu d'options : l'accident de voiture, la fuite de gaz, la crise cardiaque, la chute accidentelle. Point. Saboter des freins, trafiquer une direction, Blake n'a pas encore le savoir-faire, pas plus qu'il ne sait se procurer du chlorure de potassium pour provoquer un arrêt cardiaque ; et l'asphyxie au gaz, il ne le sent pas non plus. Va pour la chute. Dix mille morts par an. Surtout des vieux, mais on fera avec. Et Ken a beau ne pas être un athlète, un combat est hors de question.

Ken habite un F3 au rez-de-chaussée d'un pavillon, près d'Annemasse. Pendant trois semaines, Blake ne fait qu'observer et échafauder des plans. Avec l'avance, il s'est payé une vieille camionnette Renault, il l'a aménagée de façon rudimentaire, un siège, un matelas, des batteries d'appoint pour l'éclairage, et il s'est installé sur un parking désert qui surplombe le lotissement. La vue y est plongeante

sur l'appartement. Chaque jour, Ken part vers huit heures et demie, passe la frontière suisse, revient du boulot vers dix-neuf heures. Les week-ends, parfois, une femme le rejoint, une professeure de français à Bonneville, à dix bornes de là. Le mardi est le jour le plus ritualisé, le plus prévisible. Ken est de retour plus tôt, ressort aussitôt pour se rendre à la gym, revient deux heures plus tard, reste dans sa salle de bains vingt minutes environ, puis dîne devant la télé, traîne sur l'ordinateur et se couche. Va pour le mardi soir. Il envoie un message à son client selon leur code : « Lundi, vingt heures ? » Un jour de moins, deux heures de moins. Le commanditaire aura un alibi pour le mardi à vingt-deux heures.

Une semaine avant le jour dit, Blake fait livrer une pizza chez Ken. Le livreur sonne, Ken ouvre la porte, sans hésiter, discute, étonné, avec l'employé, qui repart avec sa boîte. Blake n'a pas besoin d'en savoir plus.

Le mardi suivant, il arrive lui aussi sur le palier avec un carton à pizza, il observe un instant la rue déserte, enfle des surchaussures antidérapantes, vérifie ses gants, et il patiente un instant, afin de sonner à la porte au moment où Ken sort de la douche. Ken ouvre, en peignoir, soupire en voyant le carton à pizza dans les mains du livreur. Mais avant qu'il ait le temps de dire un mot, le carton vide tombe, et Blake écrase sur sa poitrine l'embout de deux matraques électriques. Ken tombe à genoux sous la décharge, Blake accompagne sa chute et continue d'appuyer, pendant dix secondes, jusqu'à ce que Ken ne bouge plus. Le fabricant annonçait huit millions de volts, Blake a testé sur lui avec une seule matraque, et il a failli perdre connaissance. Il traîne jusqu'à la salle de bains un Ken qui bave en gémissant, envoie une nouvelle décharge pour faire bonne mesure, et d'un mouvement unique, d'une violence ahurissante – un geste qu'il a répété dix fois avec des noix de coco –, il saisit la

tête de Ken entre ses mains, la soulève en la maintenant par les tempes, la repousse de toutes ses forces : le crâne se fracasse contre l'arête du bac, un losange de carrelage se brise sous le choc. Le sang se répand aussitôt, écarlate et visqueux comme un vernis à ongles, avec sa bonne odeur de rouille chaude, la bouche reste ouverte, stupide, les yeux fixent, grands ouverts, le plafond. Blake entrouvre le peignoir : les chocs électriques n'ont laissé aucune marque. Il arrange le corps du mieux qu'il peut, selon l'hypothétique trajectoire que lui aurait imposée la gravité après une glissade tragique.

Et là, quand il se relève, admirant son travail, une envie prodigieuse de pisser le saisit. Blake n'y aurait jamais pensé. Il faut dire que dans les films, l'assassin ne pisse pas. Le besoin est si pressant qu'il songe même à se soulager dans la cuvette, quitte à nettoyer à fond après. Mais si les flics se mettent à être un tant soit peu intelligents, ou simplement systématiques, à suivre méthodiquement la procédure, ils trouveront de l'ADN. Forcément. Enfin, c'est ce que se dit Blake. Alors, malgré sa vessie qui l'implore, il poursuit son plan en grimaçant sous le supplice. Il prend le savon, le presse fort contre le talon de Ken, écrase une trace sur le sol, et le jette dans l'axe de la glissade supposée : le savon ricoche et va se loger derrière les toilettes. Parfait. Le retrouver ravira l'enquêteur, trop heureux d'avoir résolu l'énigme. Blake règle la température de la douche au maximum, l'ouvre, oriente le jet de la pomme vers le visage et le torse du cadavre, évitant tout contact avec l'eau fumante, et sort de la salle de bains.

Blake court à la fenêtre, ferme les rideaux, inspecte une dernière fois la pièce. Rien n'indique qu'un corps a été traîné sur quelques mètres, et une eau rosée commence à inonder le plancher. L'ordinateur est allumé, sur l'écran s'affichent des images de gazons anglais et de plates-bandes fleuries. Ken avait la main verte. Blake quitte le pavillon, ôte ses

gants, marche sans hâte jusqu'au scooter, garé à deux cents mètres de là. Il démarre, parcourt un kilomètre, s'arrête pour pisser, enfin. Merde, il porte encore ses surchaussures en coton noir.

Deux jours plus tard, un collègue inquiet avertira la police, qui découvrira le décès accidentel de Samuel Tadler. Blake touche le jour même le reliquat.

Tout cela s'est passé dans des temps très anciens. Depuis, Blake s'est construit deux vies. Dans l'une, il est invisible, sous vingt noms, autant de prénoms, avec les passeports qui leur correspondent, de toute nationalité, dont de vrais biométriques, oui, c'est plus facile qu'on ne le croit. Dans l'autre, sous le nom de Jo, il dirige d'assez loin une jolie entreprise parisienne de livraison à domicile de plats cuisinés végétariens, possède des filiales à Bordeaux, Lyon, et maintenant Berlin et New York. Sa collaboratrice Flora, qui est aussi sa femme, et leurs deux enfants se plaignent qu'il voyage trop souvent, et parfois trop longtemps. C'est vrai.



21 mars 2021,
Quogue, New York State

Ce 21 mars, Blake voyage. Il court sous la pluie fine et sur le sable humide. Longs cheveux blonds, bandana, lunettes noires, survêtement jaune et bleu, l'invisibilité bariolée du joggeur. Il est arrivé à New York dix jours plus tôt, avec un passeport australien. Son vol transatlantique a été si effroyable qu'il a vraiment cru sa dernière heure venue, que le Ciel lui réclamait vengeance pour tous ces contrats. Dans un trou d'air sans fin, sa perruque blonde a même failli quitter son crâne. Et voici neuf jours qu'il fait ses trois kilomètres de plage sous un ciel gris, à Quogue,

devant les baraques à dix millions de dollars, pas moins. On a aménagé des dunes, baptisé la rue Dune Road, pour faire simple, planté des pins et des roseaux afin qu'aucune villa ne soit en vue de sa voisine, afin que chaque propriétaire ne puisse douter qu'il possède seul l'océan tout entier. Blake court, à petites foulées, sans hâte, et soudain, comme chaque jour à la même heure, face à une merveilleuse maison plate plaquée de larges lattes de séquoia, aux vastes baies vitrées, et dont la terrasse se poursuit par un escalier menant à la mer, il s'arrête. Il feint l'essoufflement, se plie en deux sous l'effet d'un point de côté imaginaire, et comme chaque jour aussi, il relève la tête et salue de la main un homme au loin, la cinquantaine un peu ronde, qui boit un café sous l'auvent, accoudé à la balustrade. Un homme plus jeune, grand, brun, cheveux courts, lui tient compagnie. Il se tient en retrait, dos au mur de planches, l'air soucieux, son regard surveille la grève. Sous sa veste, un holster invisible gonfle le tissu côté gauche. Un droitier. Aujourd'hui, pour la deuxième fois de la semaine, Blake s'approche d'eux en souriant, il remonte le sentier sablonneux, entre les genêts et les herbes basses.

D'un mouvement mesuré, Blake s'étire, bâille, prend une serviette dans son sac à dos, s'éponge le visage, puis sort une gourde, boit une longue gorgée de thé froid. Il attend que l'homme plus âgé s'adresse à lui.

— Bonjour Dan. Ça va ?

— Hi, Franck, lance Dan-Blake, qui souffle toujours, feint de grimacer sous une crampe.

— Sale temps pour courir, dit l'homme, qui s'est laissé pousser une moustache et une barbe grise depuis leur première rencontre, voici une semaine.

— Sale journée, même, répond Blake, en s'arrêtant à cinq mètres d'eux.

— J'ai pensé à vous ce matin, en voyant le cours des actions Oracle.

— Ne m'en parlez pas. Vous savez ce que je peux prédire pour les jours qui viennent, Franck?

— Non?

Blake replie la serviette avec soin, la range dans son sac à dos, puis il y glisse la gourde avec soin, avant de sortir vivement un pistolet. Il tire aussitôt sur l'homme plus jeune, trois fois, l'impact repousse celui-ci en arrière et il s'effondre sur un banc, puis trois fois sur Franck, ébahi, qui tressaute à peine, tombe à genoux, reste affalé contre la balustrade. Chaque fois deux impacts dans la poitrine, un au milieu du front. Six coups en une seconde, au P226 avec silencieux, les vagues ont couvert le bruit de toute façon. Un contrat de plus, sans bavure. Cent mille dollars gagnés facilement.

Blake remet le Sig Sauer dans son sac, ramasse les six douilles dans le sable, soupire en regardant le garde du corps, foudroyé. Encore une boîte qui embauche des gardiens de parking, les forme en deux mois et balance ces amateurs dans le vrai monde. Si ce pauvre type a fait son travail, il aura fait remonter à ses boss le prénom Dan, sa photo, prise d'assez loin, le nom de la société Oracle, mentionné fugitivement par Blake, et ceux-ci auront pu le rassurer, après avoir identifié un certain Dan Mitchell, sous-directeur logistique chez Oracle New Jersey, un blond aux cheveux longs qui ressemble pas mal à Blake, lequel aura tout de même épluché des dizaines d'organigrammes pour se trouver un sosie plausible parmi des milliers de visages.

Puis Blake reprend sa course. La pluie qui commence à tomber plus fort brouille la trace de ses pas. La Toyota de location est à deux cents mètres, ses plaques minéralogiques sont celles d'une voiture identique, repérée la semaine d'avant dans les rues de Brooklyn. Cinq heures plus tard, il prendra l'avion pour Londres, puis l'Eurostar pour Paris,

sous une identité nouvelle. Si son vol retour est moins agité que son Paris-New York d'il y a dix jours, ce sera parfait.

Blake est devenu professionnel, il n'a plus jamais envie de pisser, pendant.



*Dimanche 27 juin 2021, 11 h 43,
Quartier latin, Paris*

Demandez à Blake, c'est dans ce bar au coin de la rue de Seine que l'on boit le meilleur café de Saint-Germain. Un bon café, Blake veut dire un vraiment bon, est un miracle né de la collaboration intime d'un excellent grain, ici un Nicaragua fraîchement torréfié, à la mouture fine, d'une eau filtrée et adoucie et d'un percolateur, dans ce cas précis un Cimballi, nettoyé chaque jour.

Depuis que Blake a ouvert son premier restaurant végétarien, rue de Buci, près de l'Odéon, il a pris ses habitudes ici. Quitte à désespérer de tout, autant le faire en terrasse à Paris. Dans le quartier, il est donc Jo, pour Jonathan, ou Joseph, ou Joshua. Même ses employés l'appellent Jo, et son nom n'apparaît nulle part, sauf sans doute dans le capital de la holding qui possède la société, inscrite au registre du commerce. Blake a toujours eu le culte du secret, ou disons du discret, et tout lui prouve chaque jour qu'il a eu raison.

Ici, Blake baisse la garde. Il fait les courses, il va chercher ses deux enfants à l'école, et même, depuis qu'ils ont pris un gérant pour chacun des quatre restaurants, Flora et lui sortent au théâtre, au cinéma. Une vie banale, où l'on peut aussi se blesser, mais simplement parce que, en accompagnant Mathilde au poney, on s'est cogné par inattention l'arcade sourcilière contre la porte du box.

L'étanchéité entre ses deux identités est totale. Jo et Flora remboursent le crédit d'un joli appartement à deux pas du Luxembourg, Blake a acheté cash voici douze ans un deux-pièces près de la gare du Nord, dans un bel immeuble de la rue La Fayette, aux portes et fenêtres aussi blindées que les parois d'un coffre-fort. Un locataire officiel paie son loyer, et son nom change tous les ans, d'autant plus facilement qu'il n'existe pas. On n'est jamais trop prudent.

Blake boit donc son café, sans sucre ni inquiétude. Il lit le livre conseillé par Flora ; il n'a pas avoué à sa femme qu'il a reconnu l'auteur dans le Paris-New York de mars dernier. Il est midi, Flora a emmené Quentin et Mathilde chez ses parents. Il sèche le déjeuner, car ce matin même, il a fixé un rendez-vous à quinze heures : un contrat, reçu la veille au soir. Une affaire simple, bien payée, le client a l'air très pressé. Il doit juste repasser rue La Fayette, pour se changer, comme il le fait toujours. À trente mètres de lui, un homme à capuche l'observe, le visage fermé.

VICTOR MIESEL

Victor Miesel ne manque pas de charme. Son visage longtemps anguleux s'est adouci avec les années, et ses cheveux drus, son nez romain, sa peau mate peuvent évoquer Kafka, un Kafka vigoureux qui serait parvenu à dépasser la quarantaine. Son grand corps est long, encore mince bien que la sédentarité inhérente à son métier l'ait quelque peu empâté.

Car Victor écrit. Hélas, en dépit de la bonne réception critique de deux romans, *Les montagnes viendront nous trouver* et *Des échecs qui ont raté*, malgré un prix littéraire très parisien, mais de ceux dont la bande rouge ne provoque aucune ruée, jamais ses ventes n'ont dépassé les quelques milliers d'exemplaires. Il s'est persuadé que rien n'est moins tragique, qu'une désillusion est le contraire d'un échec.

À quarante-trois ans, dont quinze passés dans l'écriture, le petit monde de la littérature lui paraît un train burlesque où des escrocs sans ticket s'installent tapageusement en première avec la complicité de contrôleurs incapables, tandis que restent sur le quai de modestes génies – espèce en voie de disparition à laquelle Miesel n'estime pas appartenir. Pourtant il ne s'est pas aigri ; il a fini par ne plus s'en soucier, accepte de rester assis dans des salons du livre pour n'y signer que quatre ouvrages en autant d'heures ; lorsqu'un confraternel insuccès laisse à son voisin de table des loisirs,

ils devisent agréablement. Miesel, qui peut sembler absent et distant, a la réputation d'un homme d'humour, malgré tout. Mais un homme d'humour digne de ce nom ne l'est-il pas toujours « malgré tout » ?

Miesel tire ses revenus de traductions. De l'anglais, du russe et du polonais, langue que sa grand-mère lui a parlée durant son enfance. Il a traduit Vladimir Odoïewski, Nikolaiï Leskov, des auteurs de l'avant-dernier siècle que plus grand monde ne lit. Il lui est aussi arrivé de faire n'importe quoi, comme – à la demande d'un festival – d'adapter *En attendant Godot* en klingon, cette langue des cruels extraterrestres dans *Star Trek*. Pour garder bonne figure auprès de son banquier, Victor traduit aussi des best-sellers anglosaxons divertissants, qui donnent à la littérature un statut d'art mineur pour des mineurs. Sa profession lui a ouvert la porte d'éditeurs réputés, sinon puissants, sans que ses propres manuscrits d'auteur en franchissent pour autant le seuil.

Miesel a sa superstition : sa poche de jean renferme toujours une brique de lego, la plus commune, la deux fois quatre plots, rouge vif. Elle vient du mur d'enceinte du château fort que son père et lui bâtissaient dans sa chambre d'enfant. Il y eut l'accident, au chantier, et la maquette demeura inachevée, près de son lit. Le garçon observait souvent, silencieux, les créneaux, le pont-levis, les figurines, le donjon. Poursuivre seul la construction de l'édifice aurait signifié accepter la mort, autant que le démanteler. Un jour, il a décroché une brique de la muraille, l'a glissée dans sa poche, et il a démonté le château fort. C'était il y a trente-quatre ans. Deux fois, Victor a perdu la brique et, deux fois, il en a récupéré une autre, identique. D'abord dans la douleur, puis sans état d'âme. À la mort de sa mère, l'année dernière, il a glissé la brique dans son cercueil, et l'a aussitôt remplacée. Ce petit parallélépipède rouge n'est pas son père,

seulement le souvenir d'un souvenir, l'étendard de la filiation et de la fidélité.

Miesel n'a pas d'enfant. Sentimentalement, il vole d'échec en échec avec un enthousiasme intact. Trop souvent distant, il ne convainc pas, et il n'a jamais rencontré la femme avec qui traverser un long moment de vie. Ou peut-être choisit-il ses compagnes de manière à être certain de ne jamais y parvenir.

C'est mentir : la femme, il l'a croisée voici quatre ans, aux Assises de la traduction d'Arles : lors d'une rencontre où il expliquait comment « traduire l'humour chez Gontcharov », elle était au premier rang. Il avait tenté de ne pas regarder qu'elle. Parce qu'un éditeur l'avait retenu – Et si vous traduisiez pour nous la féministe russe Lioubov Gourevitch ? Qu'en dites-vous ? Formidable, non ? –, Victor n'avait pas pu s'éclipser. Mais deux heures plus tard, dans la queue patiente qui menait aux desserts, elle se tenait derrière lui, souriante. La vérité, avec l'amour, c'est que le cœur sait tout de suite et il le crie. Bien sûr, on ne va pas déclarer à la personne qu'on l'aime, comme ça, de but en blanc. Elle ne comprendrait pas. Alors, histoire de se cacher qu'on est déjà son otage, on lui fait la conversation.

Parvenu à l'ultime étape des mi-cuits au chocolat, Victor se retourna et l'aborda. Il lui demanda, en bafouillant, comment traduire « crème anglaise » en anglais, puisque *french cream* est la chantilly. Oui, désolé, il n'avait rien trouvé de mieux. Elle avait ri, poliment, avait répondu *Ascot cream* d'une voix rauque qui lui avait paru féérique, et elle était retournée à sa table rejoindre des amies. Il lui fallut du temps pour réaliser qu'Ascot, comme Chantilly, était un hippodrome, mais anglais.

Ils avaient échangé des regards qu'il avait voulu lire complices, il s'était rendu au bar, ostensiblement, dans l'espoir qu'elle l'y rejoigne, mais elle était happée par une

discussion. S'étant trouvé aussi sot qu'un adolescent, il était rentré à son hôtel. Il ne la retrouva pas parmi les photos des intervenants, mais il ne doutait pas de la croiser à nouveau, et toute la matinée, il visita les ateliers, sous différents prétextes. En vain. Elle n'était pas non plus à la fête de clôture des Assises. Elle s'était évaporée. Lors du dernier petit déjeuner à l'hôtel, il la décrivit à un ami de l'organisation, mais « petite », « brune » et « fascinante » n'ont jamais défini grand monde.

Deux années de suite, Victor est revenu aux Assises, et s'il veut bien regarder les choses en face, c'était pour la croiser. Depuis – faute professionnelle grave –, il glisse dans ses traductions de courts passages évoquant l'hippodrome d'Ascot ou la crème anglaise. Et c'est avec le recueil d'articles de Gourevitch qu'il a commencé ce méfait : dans le texte d'ouverture, « Почему нужно дать женщинам все права и свободу », « Pourquoi on doit donner aux femmes tous les droits et la liberté », il a introduit la phrase : « La liberté n'est pas une crème anglaise sur un cake au chocolat, c'est un droit. » C'était discret, et qui sait ? Après tout, elle s'intéressait bien à Gontcharov. Mais non. Si elle a lu le livre, elle n'a pas remarqué l'ajout, l'éditeur non plus, et aucun lecteur, d'ailleurs. Victor a laissé passer la vie et c'est à désespérer.

Au début de l'année, un organisme franco-américain financé par les services culturels de l'ambassade de France lui décerne un prix de traduction pour un de ces thrillers qui le nourrissent. Début mars, il part le recevoir aux États-Unis, et l'avion entre dans de monstrueuses turbulences. Durant un temps interminable, la tempête tord l'appareil en tous sens. Le capitaine tient des propos lénifiants, mais nul dans la cabine ne doute, et Miesel moins encore que les autres, qu'ils vont s'abîmer en mer, se fracasser contre le mur d'eau. Quelques longues minutes, il résiste, s'accroche

au fauteuil, tend ses muscles pour ne pas subir chaque secousse. Son regard évite le hublot, qui donne sur une nuit de grêle. Alors, à quelques rangées devant lui, non loin d'un blond à capuche assoupi que rien ne semble pouvoir réveiller, il voit cette femme. S'il l'avait remarquée lors de l'embarquement, il n'aurait su détacher son regard d'elle. Sans lui ressembler tout à fait, elle lui rappelle cruellement son Arlésienne disparue. À sa fragilité, à la finesse de ses traits, au grain de sa peau, à son corps gracile, on croirait une toute jeune fille, mais des rides minuscules autour des yeux disent la trentaine. Les plaquettes de ses lunettes d'écaille lui dessinent sur le nez d'éphémères ailes de mouche. Elle sourit parfois à son voisin, un homme, plus âgé qu'elle, son père peut-être, et les soubresauts de l'appareil semblent les amuser, à moins que feindre la désinvolture ne les rassure.

Mais l'appareil tombe dans un nouveau trou d'air, et soudain, quelque chose se brise en Victor, il ferme les yeux et se laisse balloter en tous sens, sans tenter de retenir son corps. Il est devenu une de ces souris de laboratoire qui, soumises à un violent stress, cessent de lutter et se résignent à mourir.

Enfin, après un temps interminable, l'appareil échappe à l'orage. Mais Miesel reste prostré, englué dans une terrible impression d'irréalité. La vie reprend autour de lui, des gens rient, pleurent, mais il contemple tout cela derrière une vitre trouble. Le capitaine interdit à quiconque de se détacher jusqu'à l'atterrissage, mais Miesel, vidé de toute énergie, ne pourrait de toute façon s'extraire de son fauteuil. Sitôt les portes de l'avion ouvertes, les passagers se précipitent, impatients de fuir l'appareil, mais tandis que l'avion se vide, Miesel demeure assis sur son siège, près du hublot. Une hôtesse lui tapote l'épaule, il consent à se lever. Alors, il repense à la jeune femme, avec plus d'intensité encore. Il pressent qu'elle seule saurait l'arracher à ce gouffre

d'inexistence, il la cherche des yeux mais elle est hors de vue, et il ne la retrouve pas non plus dans la queue du passage de l'immigration.

Le responsable du bureau du livre vient le chercher à l'aéroport, et témoigne de la sollicitude à ce traducteur mutique et désorienté.

— Vous êtes certain que ça va aller, monsieur Miesel ?

— Oui. Nous avons failli mourir, je crois. Mais je vais bien.

Le ton monocorde inquiète l'homme du consulat. Ils n'échangent plus une parole jusqu'à l'hôtel. Lorsque le lendemain en fin d'après-midi, il y revient chercher Miesel, il comprend que le traducteur n'a pas quitté sa chambre de la journée, ni même mangé. Il doit insister pour qu'il se douche, s'habille. La réception se fait à la librairie Albertine, sur la Cinquième Avenue, face à Central Park. Au moment opportun, sur un geste pressant de l'attaché culturel, Miesel sort de sa poche le discours de remerciement écrit à Paris, puis, d'une voix blanche, affirme que le rôle du traducteur est de « libérer en le transposant le pur langage captif dans l'œuvre », il déclame sans force tout le bien qu'il ne pense pas de l'autrice américaine, une grande femme blonde mal maquillée qui sourit à son côté, et il se tait, abruptement. Devant le malaise qui s'installe, l'écrivaine s'empare du micro pour le remercier vivement, et affirmer que sa saga fantastique connaîtra deux nouveaux volumes. Puis vient le moment du cocktail ; Miesel affiche un air absent.

« Merde, vu ce que ce genre de festivités nous coûte, il pourrait faire un petit effort », grommelle en aparté le conseiller culturel. Le conseiller au livre défend vaguement Miesel, lequel reprend l'avion le lendemain matin.

Arrivé à Paris, il se met à écrire, comme sous la dictée, et la mécanique incontrôlable de cette écriture même le plonge

dans un abîme d'angoisse. Ce livre aura pour titre *L'Anomalie*, et ce sera le septième de l'écrivain.

« De ma vie, je n'ai pas fait un geste. Je sais que de tout temps ce sont les gestes qui m'ont fabriqué, qu'aucun mouvement ne s'est accompli sous mon contrôle. Mon corps s'est contenté de s'animer entre des lignes que je n'ai pas tracées. Il y a de l'outrecuidance à laisser entendre que nous sommes maîtres dans l'espace, quand nous ne faisons que suivre les courbes de moindre force. Limite des limites. Aucun envol, jamais, ne déploiera notre ciel. »

En quelques semaines, un Victor Miesel graphomane remplit une centaine de pages de cet acabit, fluctuant entre lyrisme et métaphysique : « L'huître qui éprouve la perle sait qu'il n'est de conscience que douleur, elle n'est même que le plaisir de la douleur. [...] La fraîcheur de l'oreiller me renvoie chaque fois à la vaine température de mon sang. Si je frissonne de froid, c'est que ma fourrure de solitude ne parvient pas à réchauffer le monde. »

Les derniers jours, il ne sort plus de chez lui. L'ultime paragraphe à sa maison d'édition dit combien cette expérience de déréalisation confine à l'insurmontable : « Je n'ai jamais su en quoi le monde serait différent si je n'avais pas existé, ni vers quels rivages je l'aurais déplacé si j'avais existé plus intensément, et je ne vois pas en quoi ma disparition altérera son mouvement. Me voici, marchant sur le chemin dont les pierres absentes m'emmènent vers nulle part. Je deviens le point où la vie et la mort s'unissent au point de se confondre, où le masque du vivant s'apaise dans le visage du défunt. Ce matin, par temps clair, je vois jusqu'à moi, et je suis comme tout le monde. Je ne mets pas fin à mon existence, je donne vie à de l'immortalité. En vain, enfin, j'écris une dernière phrase qui ne vise pas à différer le moment. »

Ayant posé ces mots, envoyé le fichier à son editrice, Victor Miesel, envahi par une angoisse intense sur laquelle

il ne parvient pas à mettre un nom, enjambe le balcon, en tombe. Ou bien s'en jette. Il ne laisse aucune lettre, mais tout le texte le mène à ce geste ultime.

«Je ne mets pas fin à mon existence, je donne vie à de l'immortalité.»

On est le 22 avril 2021, il est midi.

LUCIE

*Lundi 28 juin 2021,
Ménilmontant, Paris*

Dans la pénombre du petit matin, un homme au visage anguleux pousse en silence une porte de chambre, son regard fatigué fixe un lit qu'on devine à peine, une femme y dort. Le plan dure trois secondes, mais Lucie Bogaert ne l'aime pas. Trop lumineux, trop dispersé, trop statique. Le directeur de la photo devait sommeiller. Elle note qu'aux effets spé ils devront jouer sur le gamma, le contraste, flouter un tableau trop présent en arrière-plan. Elle recadre légèrement autour du visage de Vincent Cassel, crée un léger zoom sur lui, ralentit le plan de quelques images pour lui donner un peu de rythme. Cela lui prend une minute. Voilà. C'est tellement mieux. C'est pour cette attention aux détails, cet instinct filmique, qu'elle est devenue la monteuse favorite de tant de réalisateurs.

Il est tôt, cinq heures du matin, Louis dort. Dans deux heures, elle le réveillera, *to wake, woke, woken*, elle préparera le petit déjeuner, *to eat, ate, eaten* et oui, elle reverra avec lui les verbes irréguliers anglais, au programme de sa cinquième. Mais pour l'instant, Lucie remonte en urgence cette scène d'intérieur d'un Maïwenn qu'elles doivent

revoir ensemble avant midi. La nuque douloureuse, les yeux asséchés, elle se lève. Le grand miroir sur la cheminée reflète l'image d'une femme petite et mince, aux formes aériennes de jeune fille, à la peau pâle, aux traits fins, aux cheveux bruns coupés court. Elle porte sur son fin nez grec de grandes lunettes en écaille, qui lui donnent un air d'étudiante. Elle marche jusqu'à la fenêtre du salon. Lorsqu'elle se sent débordée par la vacuité, c'est toujours à cette vitre froide qu'elle va poser son front. Ménilmontant dort, mais la ville l'aspire. Ce qu'elle voudrait, c'est abandonner son corps et se fondre avec tout ce qui est dehors.

Un ding assourdi l'alerte d'un mail. Elle lit le prénom d'André et soupire. Elle est en colère, moins parce qu'il insiste que parce qu'il sait qu'il ne devrait pas insister et qu'il ne peut s'en empêcher. Comment peut-il être aussi intelligent et aussi fragile à la fois ? Mais l'amour, c'est ne pas pouvoir empêcher le cœur de piétiner l'intelligence.

Elle a fait la connaissance d'André trois ans plus tôt, lors d'une soirée chez des amis cinéastes. Elle était arrivée tard, et un homme, sur le point de partir, était resté. On s'était moqué de lui, Ah, bien entendu, la jolie Lucie arrive et André n'est plus pressé de rentrer... C'était donc lui, l'André Vannier de Vannier & Edelman, cet architecte dont on lui avait parlé. Un homme grand, mince, qui paraissait la cinquantaine mais qu'on pouvait imaginer plus âgé. Il avait de longues mains, des yeux à la fois tristes et gais, qui avaient su garder l'impérissable de la jeunesse. Elle avait tout de suite senti que dès qu'elle parlait, elle le captivait, et elle avait aimé qu'il soit son captif.

Ils s'étaient revus peu après. Il lui avait fait une cour discrète, et elle avait compris qu'il craignait moins le ridicule que de l'embarrasser. Elle l'avait d'abord éconduit, avec délicatesse. Mais ils avaient pourtant continué à se retrouver, régulièrement, chaque fois il s'était montré prévenant,

HERVÉ LE TELLIER

L'anomalie

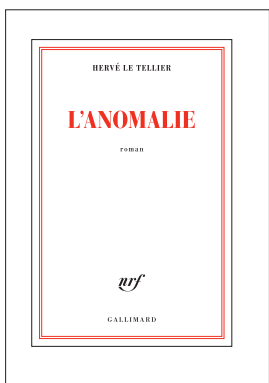
« Il est une chose admirable qui surpasse toujours la connaissance, l'intelligence, et même le génie, c'est l'incompréhension. »

En juin 2021, un événement insensé bouleverse les vies de centaines d'hommes et de femmes, tous passagers d'un vol Paris-New York. Parmi eux : Blake, père de famille respectable et néanmoins tueur à gages ; Slimboy, pop star nigériane, las de vivre dans le mensonge ; Joanna, redoutable avocate rattrapée par ses failles ; ou encore Victor Miesel, écrivain confidentiel soudain devenu culte.

Tous croyaient avoir une vie secrète. Nul n'imaginait à quel point c'était vrai.

Roman virtuose où la logique rencontre le magique, *L'anomalie* explore cette part de nous-mêmes qui nous échappe.

Membre de l'Oulipo, Hervé Le Tellier est l'auteur de plusieurs livres remarquables, parmi lesquels Assez parlé d'amour, Toutes les familles heureuses, Moi et François Mitterrand. Il a reçu en 2013 le Grand Prix de l'humour noir pour ses Contes liquides.



L'anomalie
Hervé Le Tellier

Cette édition électronique du livre
L'anomalie de Hervé Le Tellier
a été réalisée le 23 juin 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072895098 – Numéro d'édition : 366276).
Code Sodis : U32490 – ISBN : 9782072895104.
Numéro d'édition : 366277.